LA BÉRÉZINA

Thierry CHOFFAT
Alain-Jacques TORNARE

LA BÉRÉZINA

Suisses et Français
dans la tourmente de 1812

ÉDITIONS
CABÉDITA
2012

Les auteurs

Thierry Choffat, docteur en sciences politiques, maître de conférences à Nancy Université, est d'origine suisse et franc-comtoise. Président des Vosges napoléoniennes et administrateur du Souvenir napoléonien, il a visité plusieurs fois les lieux et sites de la campagne de Russie, suivant l'itinéraire de Napoléon et de la Grande Armée. Courriel thierry.choffat@univ-nancy2.fr

Alain-Jacques Czouz-Tornare, docteur en histoire, est chargé de cours émérite à l'Université de Fribourg. Franco-Suisse, il est l'auteur de très nombreux articles et ouvrages historiques, dont *Les Vaudois de Napoléon* et *La Révolution française pour les Nuls*. Il est notamment chevalier des Arts et des Lettres et chevalier de l'Ordre des Palmes académiques. Courriel alainjacquestornare@hotmail.com

Couverture: «Les Suisses à la Bérézina» in *Tableaux d'histoire suisse* de Karl Jauslin.
EMHF. Birkhaüser Libraire-Editeur. Bâle.

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-629-3

Remerciements

Les auteurs tiennent vivement à remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué à une meilleure connaissance de la campagne de Russie et notamment Simon, Odile et Frédérique Doillon d'Est'capade qui, avec «Les Vosges napoléoniennes», organisent régulièrement des voyages napoléoniens en Russie, Biélorussie, Lituanie, Pologne… mais aussi sur tous les champs de bataille et sites napoléoniens du monde entier.

Un grand merci également à Anastasia Denissova, guide interprète à Moscou, pour ses traductions, ainsi qu'à Christian Humbrecht, Michel Konrat, Michel Ballabriga, Alain Chappet, spécialistes des sites et monuments napoléoniens, Oleg Shpylev de Minsk, et Tamara Poutenkova de Saint-Pétersbourg.

Un grand merci aussi à toutes celles et tous ceux qui cherchent inlassablement à faire connaître de nouveaux pans méconnus de l'épopée napoléonienne comme Alain Chardonnens, Cathy Minck, Gillian Simpson, Pierre-François Bossy, Jean-Daniel Dessonnaz, Pascal Pouly ou notre éditeur Eric Caboussat.

Merci enfin à tous les «pèlerins» qui depuis longtemps nous accompagnent sur tous les chemins napoléoniens d'Europe. Leurs connaissances, leurs commentaires, leur passion communicative nous apportent beaucoup à chaque voyage.

Introduction

La Bérézina dont nous commémorons le bicentenaire en 2012 fascine à tous points de vue. A une époque où tant d'événements passés n'ont que trop tendance à tomber dans l'oubli, celui qui se déroula en trois actes telle une tragédie grecque perdue dans les marais biélorusses, reste une valeur sûre. Ici se joua l'avenir de l'Empire. La Bérézina allait en permettre non la fin précipitée mais la lente agonie.

Dans un bêtisier du baccalauréat, une perle un jour interpella l'un des auteurs: «Napoléon a été vaincu par ses victoires.» Et si cette formule était un trait de génie? Et si à partir de 1807 en tous les cas, chaque nouvelle victoire éloignait l'Empire de ses fondamentaux et traduisait plus une fuite en avant qu'un élan vers un apogée? Les recherches des historiens ont bien montré que, dès le départ, l'expédition de Russie est mal partie et comme le montrent ici nos auteurs, avant même la bataille de la Moskova, les effectifs de la Grande Armée ont fondu comme neige au soleil du terrible été russe. Quant au général hiver, qui acheva d'anéantir la puissance napoléonienne, il ressemble plus à une bonne excuse spectaculaire pour expliquer le désastre, permettant au passage d'occulter les causes profondes de la catastrophe et tous les égarements stratégiques de l'empereur des Français.

En tant qu'éditeur et délégué du Souvenir napoléonien pour la Suisse, je suis heureux d'être l'initiateur d'un projet de livre à double détente, puisqu'il nous offre plusieurs grilles de lecture de cette tragique campagne. Il est étonnant, d'ailleurs, que cette expédition réunissant vingt nations et qui va entraîner le bouleversement de l'Europe tout entière, n'ait jamais été perçue que sous l'angle russe ou à travers le prisme français, les autres protagonistes étant relégués à de la simple figuration. Croates, Italiens, Suisses ou Polonais font nombre, mais restent des seconds rôles. C'est cette perspective que nous avons voulu rompre ici.

Ce livre offre une nouvelle vision de la campagne de Russie. Ainsi nous partons de la petite Suisse pour mieux cerner le caractère exceptionnel de cette gigantesque campagne qu'il fallait également appréhender dans sa globalité.

D'où le recours à deux auteurs dissemblables mais complémentaires: Thierry Choffat, qui a parcouru dans tous les sens les champs de bataille de l'Europe orientale et qui connaît si bien ce Grand Est français si proche de la Suisse, et Alain-Jacques Czouz-Tornare, historien double national, spécialiste des Suisses au service de France, qui travaille depuis

plus de trente ans au rapprochement franco-suisse. Nous avions donc les auteurs légitimes pour traiter d'un thème sur lequel beaucoup d'entre nous pensaient que tout avait été dit et redit. Cette nouvelle approche permet de saisir des aspects forts méconnus d'un désastre annoncé. En plus d'offrir aux lecteurs une synthèse magistrale sur une épopée à nulle autre pareille, ce livre permet de mieux comprendre la part prise par certains peuples improbables dans cette tragédie.

Comme au 10 août 1792, servent ensemble des Suisses venus de tout le pays y compris des contrées annexées à la France et qui ne réintégreront le giron de la Suisse que deux à trois ans plus tard. Voilà qui fait de la Bérézina un de ces rares et précieux lieux de mémoire où des Suisses de toutes provenances ont pu s'illustrer ensemble. Partageant un sort commun, les Suisses, chez eux alors si divisés, ont appris à se connaître et à s'apprécier dans l'adversité. Voilà qui a dû puissamment contribuer au retour au bercail des périphéries de la Suisse égarées dans le grand Empire, comme Genève, Neuchâtel et l'ancien évêché de Bâle. A ce titre, il serait grand temps pour la Confédération helvétique de procéder à l'inventaire de ces lieux de mémoire suisse en terre étrangère, tant il paraît évident que la destinée du pays s'est bien souvent jouée très loin de notre territoire, avec le concours de ceux que l'un de nos auteurs nomme ces Suisses qui ont contribué à faire la France… et le monde.

Et maintenant, savourez ce livre sans prendre froid, car rien ici n'a un goût de réchauffé.

Eric Caboussat

La Confédération helvétique 1803-1813

Qui sait que du 27 au 29 novembre 1812, les soldats suisses défendent avec la fureur du désespoir le passage de la Bérézina et évitent ainsi à l'empereur Napoléon Ier de subir le sort humiliant de son neveu Napoléon III à Sedan en 1870? Les restes de la Grande Armée ont été préservés de la destruction complète grâce aux pontonniers et au deuxième corps d'armée. Les quatre cents Suisses survivants regagnent Kovno, escortant leurs aigles dont aucune ne fut perdue.

NAPOLÉON BONAPARTE REFONDE LA SUISSE[1]

Deux contributions à des tragédies françaises ont particulièrement marqué les annales de l'histoire militaire suisse: la destruction du régiment des gardes suisses aux Tuileries à Paris le 10 août 1792 et la quasi-disparition des quatre régiments suisses au service de France lors de la campagne de Russie en 1812. Le premier événement cadre avec l'idéologie dominante en Suisse, en phase avec l'esprit contre-révolutionnaire, au-delà du paradoxe que représente la défense acharnée d'un roi par des soldats provenant d'une République. Le second est bien plus gênant sur le plan idéologique puisqu'il illustre l'état d'inféodation du pays à la supposée exécrable France napoléonienne héritière de la Grande Révolution à oublier au plus vite, sur fond de participation active et plus que flatteuse

---

1 Voir à ce sujet les travaux d'Alain-Jacques Tornare: «La Suisse est-elle une invention française?» *in L'Histoire*, no 260, décembre 2001, pp. 26-28, rubrique «anniversaire». «Un antinationalisme: la Nation suisse à la fin du XVIIIe siècle». *Studies on Voltaire and the eighteenth century 335: Nations and nationalisms: France, Britain, Ireland and eighteenth century context*. Edité par Michael O'Dea and Kevin Whelan. Voltaire Foundation, 1996, pp. 197-207. «La Suisse face à la Révolution française. Une conception différente de la Nation. De la République des Suisses à la République helvétique (1789-1798)». *In* Hervé Leuwers, éditeur, avec la collaboration de Jacques Bernet et Jean-Pierre Jessenne: Du Directoire au Consulat: 2. L'intégration des citoyens dans la Grande Nation, Centre de recherche sur l'histoire de l'Europe du Nord-Ouest, 22, Lille 3/Villeneuve d'Ascq, 2000, pp. 121-141. Avec Georges Andrey: *Louis d'Affry 1743-1810, premier landammann de la Suisse. La Confédération suisse à l'heure napoléonienne*, Éditions Slatkine, Genève, 2003. 420 pp. Voir les chapitres II («La Consulta»/ pp. 85-143), et III («Louis d'Affry, premier landammann de la Suisse (1803)»/pp. 145-213). «*10 août 1792/Les Suisses et la Révolution*, série «Histoire/Grandes dates», Lausanne, Le Savoir suisse, 2012.»

à un tournant spectaculaire de l'histoire de l'humanité. Au final, on surprend des protagonistes plutôt royalistes en flagrant délit de fierté d'avoir pris part à la plus grande épopée militaire des temps modernes.

«Que reste-t-il de cette tragique retraite russe dans la mémoire collective helvétique? Rien. Ou presque. Hormis les historiens militaires, peu de Suisses se souviennent de ce massacre.»[2] Et encore, l'évocation de la Bérézina n'occupe que quelques lignes dans l'*Histoire militaire de la Suisse*, celle de 1921, juste le temps de dire que les Suisses ont «donné leur vie pour couvrir la retraite du gros de l'armée qui passait la Bérézina»[3]. Quant à celle de 2006, elle évite l'affrontement en sautant prestement à pieds joints de 1798 à 1848[4]. Il est vrai que tout ce qui concerne la période est pour le moins mal perçu en Suisse et les raisons n'en sont pas toujours avouables. C'est pourtant aussi pour la Suisse que ces soldats ont combattu à Polotzk, à la Bérézina et ailleurs, même s'ils défendaient une cause qui n'était apparemment pas la leur. Apparemment seulement!

Le 30 septembre 1802, c'est un Premier Consul déterminé qui proclame à la face d'Helvètes déchirés par la guerre civile et incapables de s'accorder sur un nouveau pacte fédéral: «Je serai le médiateur de vos différends.» Avant de leur préciser le 19 février suivant, en leur fournissant une constitution clef en main: «L'Acte de Médiation vous met en état de vivre indépendants et de prendre rang parmi les peuples de l'Europe du nombre desquels vous étiez déjà presque rayés.» Calamiteux constant: l'Helvétie, «en proie aux dissensions, déclarait le préambule de l'Acte imposé à la Suisse, ne pouvait trouver en elle-même les moyens de se reconstituer». Le 19 février 1803, Napoléon Bonaparte remet solennellement aux députés suisses l'Acte de Médiation, qui va apporter à la Confédération dix ans de paix L'historiographie traditionnelle a jugé sévèrement l'intervention de la France révolutionnaire et de ses héritiers dans les affaires d'une Suisse complaisamment présentée comme un vieux pays indépendant et neutre injustement agressé en 1798 par les armées révolutionnaires. Comment en était-on arrivé là?

---

2 Alain Chardonnens, *Dans l'enfer de la campagne de Russie (1812)*, Fribourg/Paris, 2006, p. 65.

3 Paul Kasser, «Le passage des Alliés en Suisse pendant l'hiver 1813/14» in *Histoire militaire de la Suisse*, vol. 4, Cahier 9, Berne, 1921, p. 15. Hans Nabholz n'en fait même pas mention dans la partie consacrée à «La Suisse sous la tutelle étrangère 1798-1813», vol. 4, 8e cahier, Berne 1921.

4 Pierre Streit, *Histoire militaire suisse*, Infolio, Golion, 2006, 159 pp. Voir également Hans Rudolf Kurz, *Histoire de l'Armée suisse de 1815 à nos jours*, Editions 24 heures, Lausanne, 1985, 179 pp.

LA PLURISÉCULAIRE PRÉDOMINANCE FRANÇAISE EN SUISSE

Dès les XIII^e^-XIV^e^ siècles, les grandes puissances européennes préfèrent neutraliser l'espace naturel entre Rhin et Rhône, Alpes et Jura. À quoi bon faire la guerre pour l'acquisition de ce cœur-balcon de l'Europe, puisque la nature l'a si bien pourvu de défenses naturelles viabilisant l'existence d'un Etat à part entière! Les Suisses gérèrent finalement aussi efficacement leur image – la fameuse «liberté des Suisses» – que les cols alpins confiés à leur garde. Cette confédération de résistances apparaissait désunie mais indivisible, dans l'intérêt de l'Europe. Si cette ligue permanente de petits Etats souverains a pu subsister, c'est qu'il convenait aux grandes puissances de soustraire cette zone stratégique à la convoitise de quiconque. C'est en ce sens que la Suisse est une *Nation de l'extérieur*, c'est-à-dire une construction hétéroclite voulue et entretenue par les grandes puissances. Celle susceptible de fonctionner comme tutrice légale ne pouvait être l'Autriche, dont la famille régnante – les Habsbourg – issue d'Argovie, faisait planer une insidieuse et quasi constante menace sur l'existence du Corps helvétique qu'elle n'avait jamais réellement reconnu. La France, plus que toute autre et quel que soit son régime, avait avantage pour des raisons géopolitiques à ménager la présence de cet Etat-tampon. Etant la moins dangereuse pour la Suisse, la France se chargea naturellement et volontiers d'assurer la survie de cette mosaïque d'Etats inégaux entre eux, en lui offrant même de l'extérieur un semblant de cohérence. En concevant l'expression même de *Nation suisse*, la France considérait la Suisse comme un bloc afin de pouvoir en tirer la meilleure part. Quand on parlait à Paris de «ceux de la Nation», il était alors inutile de rajouter «suisse» pour comprendre qu'il s'agissait du Corps helvétique. Réciproquement, quand on disait *le Roi*, en particulier dans certains cantons catholiques, il était généralement superflu d'ajouter *de France*. Ce dernier fonctionnait, bien avant que Bonaparte ne s'empare de ce nom, comme médiateur virtuel, principe unificateur tacite au sein d'une ancienne Confédération qui était à peine un Etat de droit avant l'intervention française de 1798. Dans les milieux bien informés, cet étrange amalgame d'Etats pygmées cruellement dépourvu d'autorité centrale passait pour une *confusion gouvernée par le Ciel*, selon la formule assassine d'un prélat italien du XVI^e^ siècle. Il n'existait d'ailleurs pas de pacte unique qui définissait réellement les obligations de cantons confédérés adeptes du plus petit dénominateur commun. La Diète fédérale annuelle n'était guère plus qu'une conférence d'ambassadeurs où toute décision se prenait à l'unanimité, sous l'œil bienveillant de l'ambassadeur du roi de France toujours prêt à subventionner sous forme de pensions les élites cantonales.

C'est avec le Traité de Westphalie en 1648 que la diplomatie française impose le détachement du Saint Empire romain germanique des Ligues des Hautes Allemagnes. A y regarder de plus près, le Traité de Westphalie reconnaît non pas l'indépendance de la Suisse, comme l'interprétera la France, mais *une presque pleine liberté et exemption de l'Empire*, comme on peut le lire effectivement dans le traité. L'Autriche n'abdiqua pas toute velléité d'hégémonie sur la Suisse et les périphéries du Corps helvétique comme la principauté épiscopale de Bâle et les Ligues grises qui subissaient son influence quand ce n'était pas sa tutelle. La seigneurie de Tarasp en Basse-Engadine était un fief des princes autrichiens de Dietrichstein et était considérée comme faisant partie du Tyrol, tandis que la seigneurie de Rhäzüns, également située dans les Grisons, formait une enclave relevant immédiatement de l'Autriche.

Qu'elle fut royale, républicaine ou impériale, la France assura un minimum de cohésion interne dans la Confédération, qu'elle maintint sous une tutelle plus ou moins visible et ce, dans les limites naturelles… de ses intérêts. Louis XV offrit ses bons offices lors des troubles de Genève (1737-1738) et de Porrentruy (1740).

Le Traité de Lunéville du 9 février 1801 est un moment exceptionnel dans l'existence de la Suisse, comparable en effet, même si cela n'a pratiquement jamais été relevé, au Traité de Westphalie. Par la Paix de Lunéville, l'Autriche devait enfin se résoudre à reconnaître formellement l'indépendance de la Suisse. Avec la Révolution helvétique et ses suites, on assista ainsi à la fin officielle de l'influence autrichienne sur sol suisse: abolition du reliquat des droits de suzeraineté de l'Empire sur les couvents et les évêques; incorporation à la Suisse du Fricktal (paragraphe 2 de l'article II), c'est-à-dire tout ce qui appartenait à la maison d'Autriche sur la rive gauche du Rhin, entre Zurzach et Bâle, et des enclaves autrichiennes de la principauté de Tarasp et de la baronnie de Rhäzüns. Ainsi, la séparation qui avait été reconnue en fait en 1648, était maintenant enfin reconnue en droit. Sous la pression exercée par la diplomatie française, la députation impériale réunie à Ratisbonne depuis le mois d'août 1802, admit, le 25 février 1803, une disposition stipulant la séparation nette des domaines politiques allemand et suisse. Ce faisant, comment ne pas voir que le général premier consul venait de parachever, du point de vue suisse, l'œuvre entreprise par les rois de France que le Traité de Vienne ne fera que confirmer en 1815, en accordant officiellement la neutralité à la Suisse.

En privant l'Autriche de son axe de pénétration dans la Suisse du nord-ouest, la France enlevait à l'empereur de forts moyens de pression, brouillait durablement la Suisse avec son voisin oriental, et restait ainsi seule dans la course à l'hégémonie sur le sol suisse. Après être intervenue directement et dans certains cas brutalement dans les affaires de Suisse,

la diplomatie française post-directorienne en quête de reconnaissance sur le plan international se voulait plus discrète. La France se contentait de tirer les ficelles en coulisses. Si le Traité de Lunéville, dans son article XI, reconnaissait à la nation helvétique le droit de changer les formes de son gouvernement, le Premier Consul était bien décidé à disposer d'un gouvernement à son goût. Une nouvelle constitution devait être mise en place que cherchèrent à influencer les deux principaux partis en présence: les unitaires partisans d'un pouvoir central fort et les fédéralistes globalement favorables à un retour aménagé à l'Ancien Régime. Le Traité de la Malmaison élaboré sous l'égide du Premier Consul le 29 mai 1801, compromis entre le système centralisateur et les aspirations fédéralistes des Suisses, ne fut jamais réellement appliqué mais servit à l'élaboration de l'Acte de Médiation introduit en 1803 et peut être considéré comme la matrice des constitutions futures de la Suisse, à commencer par celle de 1848 qui marque toujours la naissance officielle de la Suisse moderne.

Il n'empêche que la question de l'indépendance de l'Helvétie fut réglée en 1801, sans même que les Suisses aient été admis à la table des négociations malgré leurs souhaits. Dans son discours de clôture au Sénat, le 5 mars 1803, juste au moment de quitter son poste, le chef du gouvernement helvétique Dolder rappela fort opportunément qu'«aujourd'hui comme il y a cent cinquante ans, c'est la France qui assure l'existence politique de la Suisse», faisant allusion, précisément, au Traité de Westphalie.

LA SUISSE SOUS LE RÉGIME NAPOLÉONIEN

Un îlot républicain dans un océan impérial, petit Etat épargné par le tumulte du monde, telle apparaît la Suisse «médiatisée». En imposant à la vieille Confédération d'essence germanique la reconnaissance de sa composante latine, l'Acte de Médiation a donné toute sa raison d'être à une Suisse plurilingue et fédéraliste, fondée sur les principes de liberté-souveraineté et d'égalité, seule capable de justifier l'existence de la Confédération suisse au cœur des nationalismes exacerbés. Le régime de la Médiation rétablit une grande part de l'Ancien Régime, tout en y mêlant des idées nouvelles dont il permet l'assimilation durant la période de stabilité qui s'étend jusqu'à la fin de l'année 1813. Ainsi, en obligeant les Suisses à dialoguer sur des bases égalitaires, Napoléon Bonaparte prépare la transition vers l'Etat fédératif moderne de 1848, en leur apportant l'un des éléments incontournables de leur identité nationale: le désir de consensus auxquels les Suisses sont restés très attachés. L'Acte de Médiation consacre les principes fédéralistes, celui en théorie de la souveraineté populaire et de la liberté d'établissement, celui de l'égalité des droits politiques, celui surtout de l'égalité entre toutes les composantes du nouveau corps

Table des matières

REMERCIEMENTS 7

INTRODUCTION 9

LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE 1803-1813 11
Napoléon Bonaparte refonde la Suisse 11
La pluriséculaire prédominance française en Suisse 13
La Suisse sous le régime napoléonien 15
Des demi-brigades auxiliaires aux nouveaux régiments capitulés . . 16
Le service militaire des Suisses en France 17
Une Suisse médiatisée, au-dessus de tout soupçon en 1810-1812. La fidélité helvétique à l'épreuve de l'Empire 21

LA SITUATION POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET MILITAIRE EN 1811-1812 23

POURQUOI LA GUERRE CONTRE LA RUSSIE? 25

LA CAMPAGNE DE 1812 31
En route pour Moscou 32
Les Suisses durant la campagne de Russie 37
La tentation du service individuel 37
Antoine-Henri (de) Jomini (1779-1869) lors de la campagne de Russie 41
Jomini et la Bérézina 44
Le joyeux départ pour la Russie 46
Les Suisses dans «l'armée des vingt nations» à la campagne de Russie 50
Epuisante traversée de l'Allemagne au sein du 2e corps de la Grande Armée 50
Un harassant été 1812 54
La retraite de Russie de Moscou à Smolensk 58

LA BÉRÉZINA 65
Combats autour de Borisov 65
Les régiments suisses s'illustrent à Polotzk 69
La première bataille de Polotzk, les 17 et 18 août 1812 69
Une si usante attente! 73
Ce jour-là, «les hommes tombaient comme la pluie»: la seconde bataille de Pootzk, le 18 octobre 1812 75
L'évacuation de Polotzk 87

Franchir la Bérézina? 88
Les pontonniers d'Eblé sauvent l'armée 92
Les batailles de la Bérézina 98
L'importance des troupes suisses à la Bérézina 107
La retraite de Russie 107
En route pour la Bérézina 108
Cette «belle et mémorable journée» du 28 112
La longue liste des officiers tués à la Bérézina ou morts pendant la retraite 118
Eloges des Suisses 119
De la retraite à la débandade 121
Les réactions en Suisse 135
Bilan suisse d'un désastre 136
Les souffrances de 1813 137

APRÈS LA BÉRÉZINA 143
De la Bérézina à Vilnius, le long chemin d'une armée en déroute . . 144
La Bérézina: victoire ou désastre? 149
Beresinalied. Le chant helvétique de la Bérézina 154

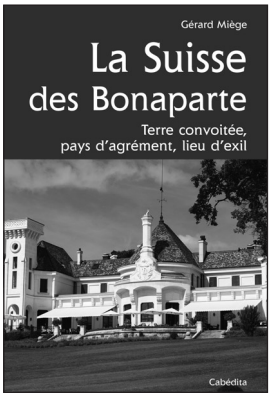
1812-2012:
VISITER LES SITES NAPOLÉONIENS DE LA BÉRÉZINA 159
Une escapade en Biélorussie 159
Les sites entre Liady et Borisov 160
Borisov 163
Bivouac 1812 165
Les monuments de la Bérézina 165
Le monument suisse de Studianka 170
De Brill à Molodeczeno 171

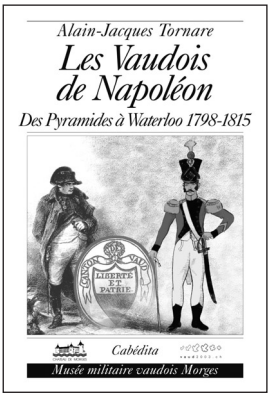
SOUVENIRS ACTUELS DE LA BÉRÉZINA 177
Commémorations dans le Tessin depuis deux siècles 177
Lieux de mémoires suisses 178
Souvenirs de la Bérézina en France 181

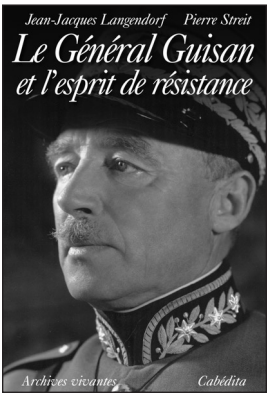
BIBLIOGRAPHIE 187
A lire du point de vue suisse 187
Divers 187
Sources manuscrites 188
Témoignages de soldats suisses 188
Ouvrages suisses sur la campagne de Russie 191
Travaux d'Alain-Jacques Czouz-Tornare en rapport avec le sujet 194

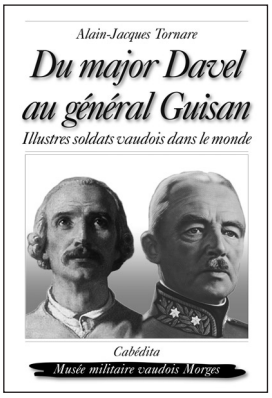
TABLE DES MATIÈRES 197

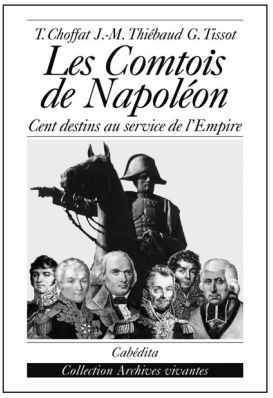
Même éditeur

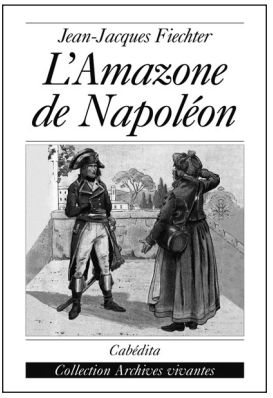


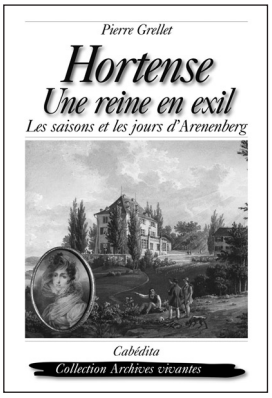


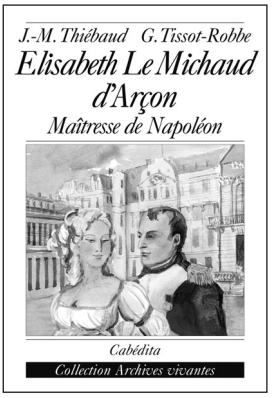


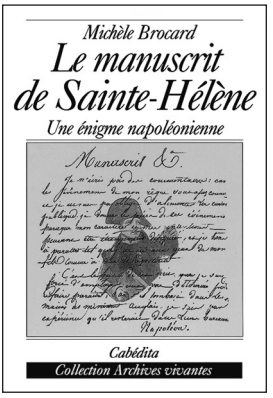












Achevé d'imprimer
le dix février deux mille douze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève

Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse